



Sénateur PETTIGREW, Du Dakota du Sud.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Shows temperature for Feb 12, 1900.

Bureau météorologique.

Washington, 12 février. — Indications pour la Louisiane — Temps—beau et plus froid mardi; beau mercredi; vents vifs de l'ouest.

LA GUERRE DU TRANSVAAL.

LA QUESTION D'ARGENT.

Curieux détails.

On se bat toujours au Transvaal, et le règlement définitif des comptes financiers et autres semble encore assez éloigné; tandis que les coups s'échangent et que les trais continuent de courir, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les livres de comptes publics et privés que la guerre sud africaine a fait ouvrir en Angleterre.

Les chiffres ont ici une éloquence toute particulière, et pour provisoires que soient ceux que nous connaissons, ils ne laissent pas de donner un avant goût savoureux du règlement de comptes final.

Deux cent cinquante millions! tel fut, il y a trois mois, le maximum des dépenses prévues par le gouvernement britannique pour la "promenade militaire" qui s'engageait. Il demanda cette somme, et le public de la Cité manifesta son enthousiasme et son patriotisme en couvrant cet emprunt un grand nombre de fois.

Mais ces deux cent cinquante millions ne firent pas long feu: en quelques jours ils furent engloutis dans les premiers préparatifs d'une guerre dont personne en Angleterre n'avait voulu soupçonner l'importance et la difficulté.

En vérité, la besogne à accomplir était formidable: il fallait transformer des navires en véritables casernes flottantes, y installer des dortoirs pour les hommes, des cabines pour les officiers, des réfectoires, des écuries,

des magasins, 500,000 tonnes étaient prévues pour ces transports; on s'aperçut vite de l'insuffisance de ce chiffre, et on dut avoir recours à des vapeurs de première classe, comme le Majestic, chargé naguère d'assurer le service entre Southampton et New York, et qui avait établi pour ce trajet un record fameux.

Entre temps les prix d'affrètement montaient dans des proportions colossales et hors de toute prévision. On peut se faire une idée des dépenses énormes inscrites à ce chapitre, si l'on considère qu'il a fallu assurer le transport de cent vingt mille hommes, de trente batteries de campagne, d'un matériel complet de fortification, et d'un train énorme de chevaux, mulets et voitures.

Des officiers de remonte ont dû procéder en toute hâte à l'acquisition de chevaux de selle et de trait en Italie, au Texas, à Chicago. Bien entendu, les prix ont immédiatement atteint des cours fantastiques, — et alors qu'en temps ordinaire on peut se procurer un cheval de selle convenable pour 6 à 700 francs, il a fallu se résigner à payer la moindre rosse un prix variant de 1500 à 2000 francs.

Faut-il parler de la question des uniformes? Les costumes multicolores des Gardes, des Irlandais, des Ecossais sont d'un effet superbe à la parade, mais d'une utilisation impossible à la guerre, où ils eussent constitué une cible admirable pour les tireurs boers. Il a fallu constituer de toutes pièces un uniforme qui s'adaptât aux nécessités de la guerre et du climat. Six mille ouvrières durent travailler nuit et jour pour fournir à l'administration de la guerre les uniformes "khakis" remis en double à chacun des soldats de l'armée sud-africaine.

En face de telles nécessités, les deux cent cinquante millions de l'origine sont devenus, d'après les évaluations les plus optimistes, deux milliards cinq cents millions!

La situation financière de l'Angleterre lui permet d'ailleurs d'envisager sans inquiétude une telle éventualité. Sa dette publique a été notablement diminuée, depuis près de vingt ans, par des amortissements réguliers de 125 à 200 millions par an, et on peut considérer en quelque sorte que ces deux milliards et demi, minimum des dépenses nécessitées par la guerre actuelle, ont été, depuis quinze ans, économisés.

L'impôt sur le revenu, augmenté dans une proportion extrêmement minime, permettra de payer, sans grand dommage pour personne, les intérêts de la somme que devra emprunter le gouvernement anglais.

Toutes proportions gardées, les journaux ont dû s'imposer, à l'occasion de la guerre, des sacrifices autrement considérables que le gouvernement.

Le télégraphe, en première ligne, occasionne à nos contrées d'outre-Manche des dépenses qui tout à fait énormes. Certain jour un grand journal a dû payer jusqu'à 15,000 francs de dépenses; il a fait connaître cette dépense et s'est offert à montrer ses livres pour en prouver la réalité aux incrédules. Le chiffre n'a d'ailleurs rien d'exorbitant, si l'on considère que le mot coûte 6 fr. 25.

En y mettant ce prix, on pourrait espérer recevoir régulièrement des nouvelles détaillées; mais la Compagnie des câbles prend soin de prévenir ses abonnés qu'elle n'accepte aucune responsabilité en ce qui concerne la transmission normale des dépêches. Et en effet il arrive que des télégrammes sont transmis dou-

ze jours après leur expédition, et en lambeaux de phrases absolument indéchiffrables.

Ajoutez à cela la censure du ministère de la guerre anglais dont le veto s'exerce avec une sévérité excessive, et vous vous expliquez la pénurie de nouvelles dont nous avons si souvent à nous plaindre.

Les frais de télégraphe une fois soldés — et ils se payent d'avance, au moyen d'une provision versée à Londres à la Compagnie des câbles, — il reste à indemniser le, ou plutôt les correspondants expédiés dans le Sud Africain. (Certains journaux ont, sur les différents points de la guerre, jusqu'à six correspondants spéciaux.)

Voici, approximativement, le détail des frais occasionnés par l'envoi d'un correspondant :

500 francs par semaine d'argent de poche, — nous disons argent de poche, car tous les frais d'entretien, de logement, de nourriture sont payés en dehors de cette somme. En outre, s'il s'agit d'une ville assiégée, ces dépenses sont encore augmentées d'une façon considérable chaque fois qu'une dépêche est expédiée. En effet, un porteur zoulou demande constamment la bagatelle de 1,000 francs pour porter une dépêche de Mafeking, de Kimberley ou de Ladysmith au premier poste télégraphique.

Il risque gros d'ailleurs, car il lui faut traverser les lignes ennemies; rien n'est moins certain, inutile de le dire, que l'arrivée de la dépêche à bon port.

Chaque correspondant est, avant son départ, assuré sur la vie, par les soins de son journal, pour une somme variant de 50 à 75,000 francs, qui est payée à sa veuve et à ses orphelins dès la nouvelle de sa mort, sans préjudice d'une pension qui leur est servie par le journal.

La précaution n'est pas inutile, car on a déjà eu à enregistrer la mort du correspondant du Daily Chronicle, tué par une bombe à Mafeking, ou un autre correspondant, M. Knight, du Morning Post, à eu un bras enlevé par un éclat d'obus. Il y a quelques jours, nous apprenions, de Ladysmith, la mort de M. J. W. Stevens, emporté par la fièvre entérique.

Dans ces conditions, le taux des assurances est, on le conçoit, fort élevé, et ce chapitre vient encore grever le budget des journaux. Il n'y a pas d'augmentation de tirage qui puisse compenser un tel accroissement de charges. Certains journaux ont pourtant recueilli un large bénéfice de leurs efforts; — tel journal qui au début de la guerre tirait à 600,000 exemplaires a vu en deux mois et demi son tirage monter à 1,100,000, et il lui faut chaque nuit organiser deux trains spéciaux qui lancent à travers l'Angleterre des milliers d'exemplaires impatiemment attendus par une foule anxieuse de lecteurs.

La révolution féminine à Samoa.

La New York Tribune raconte que les jeunes filles des îles Samoa ont perdu une grande partie de leur ingénuité. Elles avaient de la grâce tout en ayant de la force. Elles maniaient les armes et se battaient avec autant de bravoure que les hommes. Mais elles étaient coquettes avec une simplicité charmante. Quoiqu'elles fussent parfois féroces, elles n'étaient jamais cruelles. Elles se faisaient gloire, au contraire, de faire preuve de bonne grâce; elles avaient de

la facilité, dont elles montraient quelque orgueil, et elles portaient, en collier, des dents de requin dont elles proportionnaient le nombre à celui de leurs symphases. Ce collier était leur principal vêtement. Elles y joignaient seulement divers anneaux et un pagne. La politique tout entière. Les puissances ont commencé à convoiter les îles Samoa, les journaux en ont parlé, les étrangers y ont apporté la civilisation et des gravures de mode. Des lors, le caractère des jeunes filles a changé. Elles ont mêlé à leur coquetterie une affectation européenne. Elles ont appris mille grâces. Elles ont changé leur costume. Sur le pagne de natte tressée, elles ont lacé un corset de soie tendre. Elles ont échangé leur tignasse nationale contre des boucles à la Titus. De l'ancien ajustement, elles n'ont gardé, et pour cause, que le collier de dents de requins. Cependant, elles n'ont pu s'accoutumer encore à porter des bas. Les hommes n'ont pas la même répugnance. On a vu un gaillard de deux mètres aller au combat avec seulement d'une paire de bas de soie qui lui donnait un singulier aspect.

Le problème est donc d'emporter un moteur assez puissant pour lutter contre des vents moyens de 12 à 14 mètres par seconde. Si le moteur est puissant, il pèse lourd, et il faut un aérostat volumineux. Mais, si l'aérostat est gros, il donne prise au vent et il faut augmenter l'énergie de la machine.

Jusqu'ici, on a tourné dans ce cercle vicieux et l'on y restera jusqu'à ce que l'on ait mis la main sur un moteur d'une grande puissance sous un poids très réduit. En attendant, les inventeurs, qui ne doutent de rien, font des ballons sur le papier et certains même, qui ont des capitaux, construisent. En ce moment, je connais pour ma part au moins trois appareils en préparation. Il n'y a pas seulement le vieux ballon, il y a l'aéroplane. A Lyon, notamment, on achève l'aéroplane Pompiéni, qui figurera à l'Exposition. Nous avons le temps d'y revenir. Cela ressemble un peu à l'oiseau Ader. C'est, si l'on veut, un grand chéiroptère aux ailes déployées, avec propulseurs puissants; tout cela moitié aluminium, moitié acier; 3 mètres d'envergure, 6 mètres 50 de longueur, 38 mètres carrés de surface; moteurs à pétrole de 10 chevaux. Vitesse prévue, 100 kilomètres à l'heure avec un poids à enlever de 250 kilogrammes! Nous pourrions écarquiller les yeux en 1900.

LES Ballons Dirigeables

On sait que les peuples ne peuvent plus maintenant vivre que hors de chez eux; leur pays ne leur suffit plus; il leur faut la terre entière. Si les choses vont de la sorte la terre ne leur suffira plus, ils ne voudront plus vivre que dans les airs. Il y a bien une petite difficulté à cela; on n'a pas encore trouvé le moyen de s'y installer et d'y rester, mais cela viendra bientôt, et les aéronautes sont à la veille de réaliser ce rêve. Nous en sommes encore à ce refrain: "Pigeon vole." Cela ne leur suffit pas. Toute la question est de savoir si l'homme est "volable", comme le pigeon.

Il est certain que l'on possède en ce moment un grand nombre de projet de ballons dirigeables. A Paris, il y a toujours l'oiseau Ader qui attend son tour; celui-ci n'est pas un canard; c'est un oiseau mécanique à vapeur, très étudié et qui mérite l'attention. Il y a aussi le ballon de M. de Santos Dumont, aérostat allongé à hélice, mû par un moteur à pétrole. Ce petit ballon, après avoir fait, l'année dernière, naufrage au jardin d'Acclimatation, d'où il s'élevait, a été modifié, perfectionné, et un de ces derniers jours, on l'a fait calmer, ce qui a fait la petite promenade hygiénique de Vaugirard au bois de Boulogne. C'est déjà un commencement, mais qu'il est resté intact et prêt à recommencer. Il s'est dirigé, dit-on. Il n'y a rien là d'extraordinaire.

Un ballon, à moins d'y mettre une bien mauvaise volonté, se dirigera toujours quand il n'y aura pas de vent. Pas de vent, et tout va bien. Une bonne brise, et tout va mal; c'est la brise qui chasse le ballon. Jusqu'ici, avec les moteurs dont on a pu disposer, on n'a jamais pu lutter contre un vent supérieur à 7 ou 8 mètres par seconde. Il s'était dirigé aussi, le ballon militaire Renard-Krebs, de Chalais-Meudon; il a été se promener dans les bois de Meudon, et même au Champ de Mars, et il est revenu paisiblement chez lui. Alors, un jour de bon vent, il est bien sorti; mais il n'est pas rentré. Au delà d'une brise de 7 mètres, bonsoir. Le moteur, au lieu d'enlever, se fait enlever. C'est pas simple.

Mais qu'est-ce que le grand ballon Zeppelin à côté du gigantesque "navire aérien" des Américains. A la bonne heure! la base on ne fait pas d'économies de bouts de chandelle. On a constitué une Société de plus de 515 millions de francs. On a obtenu, de tous côtés des subventions de 100,000 fr., de 777,000 fr., de 1 million. C'est un enthousiasme indescriptible. Pourquoi?

Un long cylindre en tôle d'acier bardé de contreforts solides. Au-dessous, un très long wagon servant de nacelle, établi avec tout le confort moderne, chaudières, salons, salles à manger, billards, etc. Dimensions du ballon: diamètre du cylindre, 44 mètres. Pour se faire une idée de péroratoire des airs, il suffit de se rappeler que la grande galerie des Machines au Champ-de-Mars a 320 mètres de long sur 48 mètres de large. C'est avec

un petit excès, le ballon dirigeable américain. Celui-ci ne s'élève pas gonflé d'hydrogène. On fera à l'intérieur un vide relatif de façon à s'élever; des moteurs puissants entraîneront des hélices et le ballon fonctionnera non seulement comme éleveur, mais comme aéroplane par suite de l'inclinaison qu'on lui imprimera. Poids total de la construction: 220 tonnes. Tout cela est-il assez américain? Comment la pression atmosphérique n'aplatira-t-elle pas ce gigantesque récipient; comment le vide pourra-t-il être maintenu? Comment tout cela se comportera-t-il en cas d'accident? Ne le demandez pas. Croyez, les yeux fermés. Aussi bien, on le verra en Europe, puisqu'il s'agit de le mettre en service à bref délai pour constituer le premier type d'un service régulier entre New York et Paris! Le préfet de police autorisera-t-il la suspension d'un moment pareil au-dessus de la grande ville? Il ne s'en inquiète pas encore. Il a bien raison.

Voilà où l'on en est sommairement avec les ballons. Autant dire que l'on y est pas du tout.

Malgré un temps détestable, il y avait, dimanche, en matinée et le soir, une foule énorme au Grand Opera House. On y donnait une pièce extraordinairement populaire, qui a fait la fortune de bien des directeurs, la popularité de bien des artistes et la joie de bien des parterres — "The Shaughraun" — "ou, si vous voulez, le Bon à rien". Il va sans dire que ce "Prope" à rien est le héros de la pièce. C'est un garçon plein de cœur et de courage. Il a sauvé son ami Flolliu, qui vient d'être arrêté, à son retour en Irlande, d'où il a été banni. Comme il arrive presque toujours au théâtre, l'officier chargé d'arrêter Flolliu, devient éperdument amoureux de la sœur de ce dernier, laquelle le paie de retour. De là la lutte entre le devoir et l'amour, qui fait le fond de la pièce. Bien entendu, l'amour l'emporte et les amants sont heureux.

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE.

Cette pièce a été enlevée avec beaucoup d'entrain par MM. Farnham et capitaine Murdoch (Flolliu), Keogh, le Shaughraun; par Misses Lyon, Johnson et Seymour. Aussi a-t-elle été très chaleureusement applaudie. On ne saurait trop féliciter la troupe Baldwin-Melville du courage avec lequel elle persiste à jouer d'excellentes pièces de ce genre.

THEATRE DE L'OPERA.

Tout le monde sait, à la Nouvelle-Orléans, que, pour une foule de raisons qu'il est inutile d'énumérer, le lundi est un très mauvais jour pour le théâtre de la rue Bourbon — en fait, le plus mauvais jour de nos semaines. Ajoutez à cela que nous sommes à la veille même des fêtes de Carnaval et que des défilés de chars, la musique et le chant cèdent la place au bal. On pouvait donc, sans être trop atteint de pessimisme, s'attendre, hier à une assez pauvre soirée. Il n'en a rien été. La chambrée était complète et brillante.

Nous nous sommes permis d'attribuer cette affluence à l'attraction véritablement irrésistible qu'exerce sur notre public new-orléansais le charmant duo que forment Mme Madier de Montjau et M. Bonnard dans "L'Eravata", et que l'on ne se lasse jamais d'entendre.

"L'Eravata" c'est peut-être la plus heureuse inspiration de Verdi; elle tient dans la carrière du maestro italien la même place que "Faust" dans celle de Gounod, et nous ne pouvons assez remercier ces deux excellents artistes de nous

avoir procuré, une fois de plus, la joie d'entendre et de savourer cette adorable partition.

Ce soir, "Carmen", en grand opéra, sans dialogue; rien que des récitatifs. Le rôle de Don José a été confié à M. Bonnard, celui de Carmen à Mlle Clement; les autres sont remplis par Mme Madier de Montjau, M. Zéry et Mlle Jarré.

On nous promet, pour l'occasion, un grand ballet, une magnifique mise en scène, et des décors tout à fait nouveaux.

En attendant "Martha" et le "Lohengrin", de Wagner.

THEATRE TULANE.

"Oliver Goldsmith", que le théâtre Tulane vient de nous donner, dimanche soir, est une pièce écrite par un véritable lettré, par un véritable poète, et il fallait qu'il en fut ainsi, pour représenter convenablement un personnage aussi noble, aussi attrayant, aussi simple, tout à la fois, que Goldsmith. Aug. Thomas, héros de la pièce, est un talent d'abord, puis, aux artistes dont il a su s'entourer pour reproduire en scène, presque toutes les illustrations de cette époque, telles que Boswell, Edmond Burke, Samuel Johnson, David Garrick, et bien d'autres qui forment une véritable galerie, que tous les amateurs seront bien aises de voir. Contentons-nous de citer Mlle Allen Mortimer (Mme Featherstone) et Mlle Florence Beckwell (Mary Hornebeck). Voilà un spectacle auquel tous les amateurs se feront honneur d'assister.

CRESCENT THEATRE.

Le Crescent nous fait assister à la chasse comique d'un trésor, trouvé, dit-on, par un charlatan. Impossible de suivre les héros de cette comédie fantastique à travers les différents pays qu'ils traversent, et les tours d'adresse et les incidents extraordinaires qui remplissent la pièce. Ce qui relève surtout cette pièce, c'est la belle humeur des personnages qui s'y rencontrent et les chants dont elle est émaillée, et qui ont été fort applaudis. Plusieurs chansons de M. A. H. Wilson ont obtenu les honneurs du bis.

Non seulement on chante dans "The Evil Eye", mais on y joue la pantomime, et ce n'est pas la moindre attraction de la représentation. Quant à la troupe, elle est fort habilement composée; les différents rôles sont bien tenus, et les chœurs ont obtenu un grand succès, qui durera toute la semaine.

LESPIRIT DES AUTRES.

Un mot charmant d'un spirituel curé de Paris sur M. Arthur Meyer.

On parlait de l'ardeur que le directeur israélite du Gaulois met à défendre le catholicisme.

—Oh! fit malicieusement le curé, il lui manquait toujours quelque chose pour être un bon catholique.

On parle de N.... qui désespère son entourage par une incurable paresse. Incapable de faire que ce soit de ses doigts, il passe ses journées dans une inaction absolue.

—Au moins, lit-il un peu!

—Lire, lui! Impossible! il lui faudrait tourner les pages!

Un bœuf se rapporte au sang.

Un bœuf par-dessus une porte ouverte. Les pas de bœufs sans eux. Les bœufs, Cady Catharine écrivit le sang et le genre ainsi en étudiant la fine littérature et en émettant des corps toutes les impuretés. Connaissances des animaux à vous débarrasser des objets, clous, taches, points noirs et de tout bêtise et malheur en prenant Cady, Cady, Cady, satisfaction garantie. 10cts, 25cts, 50cts.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

53 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

CHARLOT GARGUILLE

TRAVAILLE POUR SON COMPTE.

(Suite.)

—J'ai toujours peur de m'em-

lous, dit-il en prenant le bras de Balvin.

—Le fait est que ça ne doit pas être commode à manoeuvrer.

Heureusement, la station de voitures n'était qu'à deux pas.

Ils prirent un coupé et s'éloignèrent dans la direction de la rue des Ecoffes.

En route, à un endroit déterminé, ils prirent le jeune Latrude qui avait été installé au dernier étage de la maison de la rue Vieille du Temple le brigadier de la sûreté et les deux agents envoyés par la préfecture.

—Sommes-nous prêts? demanda Charlot.

—Oui, patron.

—Les armes? — Les cordes!

—En bonne place.

—Vous ferez irruption?

—Aussitôt votre coup de sifflet.

—Alors, mes amis, à la grâce de Dieu!

—M. André? — demanda Charlot en faisant sa petite voix.

—J'ai pas s'il est rentré, vu qu'il ne laisse jamais sa clé, ma belle dame.

—Ah! bon. Vous pouvez monter.

—C'est au cinquième. Ben de l'agrément, ma petite dame.

La vieille se reprit, avec un autre rire:

—Vu que c'est haut et que l'escalier est raide.

—Merci, madame.

—A vot'service, mon enfant!

Charlot se hâta de rejoindre ses amis, et tout en relevant tant bien que mal les plis de sa robe — décidément la manoeuvre d'improvisation n'est pas une chose qui s'improvise — il passa le premier.

Tous trois ils s'efforcèrent de faire le moins de bruit possible.

Au palier du quatrième étage, Latrude et Balvin s'arrêtèrent et se tapirent soigneusement le long de la muraille dans une raie d'ombre.

Charlot Garguille monta seul l'échelle qui aboutissait directement à la porte des greniers dont André avait fait son inexpugnable retraite.

Il frappa deux coups, attendit un instant et fit d'une petite voix, dont il avait travaillé l'intonation en venant, dans la voiture: "C'est moi, Désirée!"

Silencieusement, un petit rectangle de bois, formant guichet

dans la porte pleine, s'abaissa et Charlot comprit qu'un regard pesait sur lui — sensation désagréable.

Ah! il avait eu rudement raison de se déguiser et avec des vêtements appartenant à la belle Désirée encore!

Fort heureusement pour l'aventureux Charlot, qui n'avait examiné que superficiellement tous les dangers qu'il pouvait courir, le haut de l'escalier était très mal éclairé par un bec de gaz qui brûlait maigrement à l'étage inférieur et André, derrière le guichet, ne distinguait rien d'anormal; il fut trompé par la forme et la couleur des vêtements connus et par le parfum un peu violent — Désirée ayant ses préférences pour le patchouli et la peau d'Espagne — dont ils étaient imprégnés.

Il ouvrit:

—Enfin!... Te voilà!... Entre.

Charlot Garguille entra.

Il se trouvait dans une pièce assez grande, mais dont le plafond bas et inégal suivait les ondulations capricieuses de la toiture.

Au milieu de l'espace, une longue table de dessinateur, faite de planches assemblées et posées sur deux tréteaux, supportait une lampe dont l'abat-jour opaque concentrait la lumière sur un cercle restreint; dans cette partie lumineuse, Charlot aperçut d'un coup d'œil rapide

une valise bouclée, une forte canne et un revolver.

Il ne perdit pas une seconde. Comme André se tournait après l'avoir laissé passer pour refermer la porte, il le saisit brusquement à bras-le-corps, immobilisant les mains du bandit, ces mains promptes à se servir du couteau.

En même temps, il lançait entre ses lèvres un sifflement aigu, signal qui devait faire accourir Latrude et Balvin.

André eut un blasphème:

—La guesse m'a trahi!...

Il se débattit avec une force herculéenne, une souplesse de lutteur de profession et Charlot, empaqueté dans ses vêtements féminins, sentit immédiatement qu'il serait pas de taille à opposer longtemps son étroit et son terrible adversaire qu'il venait d'attaquer.

Les autres qui montaient quatre à quatre auraient peut-être le temps d'arriver.

Et il s'acharna à maintenir ses bras croisés par-dessus les bras d'André, se laissant bouculer, heurter le long des murs, ne résistant aux secousses les plus violentes que dans le sens du chemin de la table où le revolver imprudemment laissé attirait le misérable.

Soufflant, il eut un cri de douleur.

André venait de le mordre cruellement à la saignée du bras.

—Canaille!... cria-t-il.

L'autre profita de la vive sensation de souffrance causée par la morsure, laquelle fit un instant détendre les muscles du blessé pour se dégager violemment, et il précipita vers la table, prêt à saisir l'arme qui s'y trouvait.

—Trop tard! s'écria le jeune Latrude qui venait de s'interposer d'un bond.

Et il appliquait sur le front du bandit la gueule glacée de son revolver à lui.

—Cré bonsoir!... il était temps!... jura Balvin, accourant à la rescousse.

André avait soudain fait un bond de côté et, s'adossant à l'angle de la cloison, le couteau à demeure dans sa poche et qu'il n'avait pu dégager jusqu'à ce moment, maintenant braqué dans sa main, il fit tête à ses assaillants.

Charlot Garguille, roulé en boule au milieu de la pièce, se dépitait en un tour de main de la robe qui paralysait ses mouvements, envoyait le chapeau et la perruque rousse à l'autre bout de la chambre et apparaissait vêtu d'un pantalon et d'un gilet, en manche de chemise, son nez postiche tout émiétié et la figure bariolée des blancs, des rouges et des noirs de son maquillage.

Balvin enleva l'abat-jour de la lampe et toute la clarté se répandit dans la pièce.

—Jette ce couteau-là!... commanda Latrude, son revol-

ver au poing. Tu es pris. A quoi bon te faire casser la figure!... —Essaye!... ricana André.

—Je n'ai qu'à bouger le petit bout du doigt.

—Tu ne le bougeras pas, mon petit mouchard! c'est tout chaud qu'on doit livrer un homme comme moi à ton administration. Le "refroidi" n'est pas accepté.

—Tu te trompes, André Barthes, riposta Charlot-Garguille en prenant position ainsi que Balvin, de façon à cerner en rond le misérable, acculé et à leur merci, nous ne sommes pas de la Préfecture, nous autres. Et tous nos mouvements sont libres!... —De quoi vous occupez-vous alors? —If! je travaille pour mon propre compte. Cherche comment et pourquoi, si cela peut t'intéresser.

—Ça ne m'intéresse pas. J'ai tellement de chacals de ton espèce à mes trousses que peu m'importe le poil de celui qui me veut mordre!... —Soit. A bas le couteau!... on sans ça, une balle dans la peau!... Ni vu ni connu... On s'en ira comme on est venu!... —André haussa les épaules: —Une balle vaut mieux que la prison, et vous êtes des bourgeois moins solennels et ennuyeux que le père Deibler... Si j'avais à choisir, j'accepterais votre ministère, quoi qu'il soit humiliant pour l'homme que je